

Il descendait de son lit, où il s'était jeté tout habillé.

—Monsieur, dit M. Delalande en attachant sur lui son regard profond, j'agis un peu irrégulièrement : j'aurais dû simplement vous convoquer à mon cabinet ; mais, comme vous deviez partir, j'ai pensé qu'il n'y avait pas de temps à perdre, et je crois que vous pouvez être d'un très utile secours à la Justice...

—Moi ?... Et en quoi, grand Dieu ?

—Je suis chargé de rechercher l'assassin d'un de vos meilleurs amis, le baron de Montmoran.

Le marquis chancela et retomba sur son lit.

—Lui, murmura-t-il. Lui assassiné !

Il se cacha le visage dans les mains et éclata en sanglots.

Et il murmurait :

—Pauvre ami !... C'était plus qu'un de mes meilleurs amis, Monsieur : c'était mon seul, mon unique ami ! Lui seul ne m'avait pas abandonné dans la détresse où je me trouve !

Puis, contenant son chagrin !

—Vous avez bien fait de venir me trouver, Monsieur ; je retarderai mon voyage d'une quinzaine pour aider vos recherches. On n'a pas arrêté l'assassin ?

—Pas encore.

—Mais où, quand, comment mon malheureux ami a-t-il été tué ?

—Hier, à la nuit, entre dix et onze heures.

Le marquis s'écria :

—C'est impossible ; à ce moment-là, j'étais avec lui.

La jeune marquise de Trévenec eut un regard d'inquiétude qui n'échappa pas au magistrat.

—Décidément, dit-il d'un ton bienveillant, vous nous serez d'un grand secours, et si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je vous prierai de me suivre sans tarder.

Sans hésiter, le marquis répondit :

—Très volontiers.

Il fit quelques recommandations à voix basse à sa femme ; puis il partit avec le magistrat.

Durant la route, ils n'échangèrent que quelques phrases, M. Delalande racontant vaguement l'enquête à laquelle il avait déjà procédé et le marquis répétant encore son affirmation de tout à l'heure :

—Le médecin doit se tromper sur le moment exact de la mort, puisque, sûrement, mon malheureux ami était vivant vers onze heures.

M. Delalande réservait tous ses effets pour l'instant où ils seraient devant le cadavre.

Quand le marquis vit le corps de son ami, il tomba à genoux et lui baisa la main.

—Cassons, maintenant, dit le juge toujours bienveillant.

—Je suis à votre disposition, Monsieur.

—Pourquoi êtes-vous venu ici, hier ?

—Pour chercher une somme d'argent que mon ami consentait à me prêter...

—Et qu'il avait en effet retirée dans la journée même de chez son banquier.

—C'est bien cela, Monsieur. Je devais même dîner avec lui ; mais, au dernier moment, j'en ai été empêché.—Vers dix heures, le baron est venu à la gare au-devant de moi ; la soirée étant bonne, nous nous sommes promenés quelques instants dans la villa...

—M. Delalande remarqua :

—Les domestiques ne vous ont pas vus.

—Ils étaient couchés ; et nous sommes passés par la petite porte qui est au fond du jardin. Le baron m'a remis les trente mille francs qu'il m'avait promis, et nous sommes ressortis presque aussitôt, et nous nous sommes promenés sous les arbres jusqu'à l'heure du train qui devait me ramener à Paris.

—Vous a-t-il accompagné à la gare.

Le marquis eut un mouvement d'impatience :

—Mais c'est un interrogatoire que vous me faites subir, Monsieur ?

—Interrogatoire qui ne saurait avoir rien de blessant pour vous, Monsieur le marquis, puisque vous êtes aussi intéressé que moi à rechercher la vérité. Bref, votre ami vous a reconduit à la gare ?

—Non. Je l'en ai empêché parce qu'il toussait un peu : il a toujours eu la gorge délicate.

—Il aurait donc été assassiné au moment même où il vous quittait ? S'il s'agissait d'un tout autre homme que vous, il y aurait là une coïncidence vraiment fâcheuse pour vous, d'autant que le reçu que vous avez donné au baron... Vous lui avez donné un reçu ?

—Il s'y opposait ; mais j'ai insisté pour lui en remettre un...

—Eh bien, jusqu'ici ce reçu n'a pas été retrouvé. Et remarquez que la disparition de ce reçu pouvait intéresser...

Le marquis eut un soubresaut.

—Il me semble, Monsieur, que vous oubliez...

—Je dois examiner toutes les hypothèses, poursuivit M. Delalande d'une voix qui se glaçait peu à peu. Vous êtes, en outre, le seul homme qui ait vu le baron de Montmoran à l'heure de sa mort. Et il y a un dernier détail, vraiment fâcheux pour vous : l'arme du crime vous appartient...

—J'avais donné ce pistolet !...

—Oui je devine très bien l'explication que vous allez me donner : pour remercier votre ami, vous lui avez offert ce pistolet, une chose toute personnelle...

—Mais certainement, Monsieur. Et je ne vous permettrai pas plus longtemps de continuer ces allusions.

—Calmez-vous, Monsieur le marquis, je pousse au contraire mon hypothèse jusqu'au bout. Ce pistolet tombé près du cadavre pouvait faire croire

à un suicide, mais j'ai irréfutablement établi qu'il y avait eu crime... Et toutes les présomptions morales, les preuves matérielles, concordent pour vous accuser de ce crime. J'ai le regret de vous mettre en état d'arrestation.

—Moi !

—Oui, Monsieur, vous, le marquis de Trévenec.

IV — LE CHATEAU DE ROTHÉNEUF

Arrivé à ce point de ses souvenirs, M. Delalande se leva brusquement, une voix intérieure lui avait crié tout à coup :

—Cet homme n'était pas coupable !

Marchant comme un fou, il regagna sa maison, s'enferma dans son cabinet.

Quand Berthe lui apporta ses provisions, il lui cria de les poser dans la salle à manger ; il ne pouvait plus quitter, même un instant, le volumineux dossier dans lequel il s'enfonçait.

Pour aucune de ses affaires, il n'avait éprouvé de tels doutes, ressenti de tels remords, et il lui fallait des preuves écrasantes pour le rassurer.

Il révisait toute l'instruction, jour par jour, heure par heure ; et à chaque pièce qui apportait une nouvelle preuve, il entendait les protestations indignées du marquis de Trévenec prenant peu à peu un tel accent d'exaspération qu'elles ressemblaient à des crises passagères de folie.

Puis il se rappelait l'émotion considérable produite dans toute la France, à la Cour impériale : personne ne voulait croire à la culpabilité du marquis.

Puis, devant l'évidence, on avait essayé de le soustraire à la Cour d'assises en le faisant passer pour fou. Le marquis ne s'était pas prêté à cette comédie : il voulait la justice au grand jour.

Et quel effroyable épilogue.

Vers la nuit, comme M. Delalande achevait la révision de ses papiers, il vit tout le tableau de la Cour d'assises se dresser à ses yeux : le président prononçant la sentence, et la femme du condamné pénétrant, malgré les gardes, dans la salle d'audience, se jetant dans les bras de son époux, lui criant : "Non, non... Malgré tout je te crois innocent," puis succombant à la rupture d'un anévrysme ; et le marquis, devant la mort de sa femme, pris d'un véritable accès de folie, hurlant d'une voix rauque : "Assassin ! Je suis un assassin !..."

Si pourtant cet homme était innocent !

Vainement, M. Delalande compulsait son dossier : il ne pouvait plus écarter cette pensée.

Et, maintenant, il voyait le lendemain de cette journée de Cour d'assises, encore un réveil en sursaut, un employé de la prison venant le prévenir qu'on avait trouvé le marquis mort dans sa cellule : il s'était percé le cœur avec un mauvais couteau de table.

Il s'était fait justice, dirent les uns. Il était fou, déclarèrent tous ses anciens camarades.

Comme la nuit précédente, M. Delalande ne put dormir. Il sortit ; et machinalement, au lieu de se diriger vers les rochers, il s'enfonça dans les terres. Il ne réfléchissait plus, il obéissait à une impulsion secrète ; il allait vers un point où jamais on ne le voyait, vers un château qui domine la mer, non loin du sémaphore, derrière le cirque de Rothéneuf.

Il avait visité ces parages une fois, à l'époque où il explorait le pays ; il n'y était plus retourné.

Par un de ces hasards où les croyants voient le doigt de Dieu, le coin du monde qu'il avait choisi pour y terminer ses jours était situé entre le château de Trévenec et le château de la famille de Montmoran.

Le château de Trévenec, il l'avait aperçu de loin, en naviguant vers le cap Fréhel ; il n'était jamais descendu sur cette terre : un matelot la lui avait nommée, et cela lui avait suffi. Sans cette coïncidence, il eût peut-être choisi des parages encore plus désolés, plus perdus que la pointe de la Varde.

Quand au château de Rothéneuf, moins important, plus coquet, plus moderne que celui de Trévenec, il le voyait assez souvent de la mer, toujours clos, si ce n'est à l'époque de la saison où la famille de Montmoran venait y passer huit à dix semaines. Il ne s'en approchait jamais.

C'est là qu'il allait, pourtant, comme si la vue de ces murs, derrière lesquels avait vécu jadis la victime de Ville-d'Avray, pouvait calmer ses inquiétudes, ses remords tardifs.

Après avoir à demi contourné le cirque de Rothéneuf, il s'enfonça dans le bois de pins situé au fond de cette petite baie et éprouva un commencement de calme à s'y égarer.

Il s'y reposa quelques instants, puis regagna les champs et monta vers le sémaphore.

De là, il pouvait distinguer la silhouette du château.

Il fut très surpris de voir plusieurs fenêtres éclairées, car c'était l'hiver, et il savait que la famille de Montmoran passait régulièrement l'hiver dans le Midi. Il y avait donc là quelque chose d'anormal.

Un douanier, qui suivait le chemin de ronde, se rapprocha de lui avec défiance, puis, l'ayant reconnu :

—Belle nuit, M. Delalande, mais un rude vent ! C'est moi, si j'étais à votre place, qui ne roulerais pas dehors par la nuit ! Enfin, si ça vous plaît...

Aucun des douaniers de la région ne s'étonnait autrement des fantaisies de M. Delalande. Celui-ci répondit en souriant, qu'il aimait le vent en effet ; puis, très facilement il amena la conversation sur le château de Rothéneuf, éclairé ainsi en pleine nuit.

—Qu'est-ce que cela signifie ?

(A suivre).